



par **ANDRÉ VIDEAU**

Le grand voyage

Film français d'Ismaël Ferroukhi

► On connaît le constat affligeant : les pères maghrébins, immigrés de la première génération, refusent le dialogue avec des fils sur lesquels ne fonctionnent plus les sacrosaints principes d'autorité. Là-dessus s'installent le mutisme, la dissimulation, l'hostilité. Dans un beau film vagabond et intimiste, Ismaël Ferroukhi, sans prosélytisme ni sarcasme, mais avec l'émotion en partage, va s'efforcer de renouer les fils rompus.

Réda n'avait vraiment pas prévu de faire un pèlerinage à La Mecque. Il doit repasser son bac (argument recevable). Il y a l'attirance de sa copine (argument prohibé). Et puis disons que ses convictions religieuses comptent pour du "beur". Ce ne sont pas les piliers de l'islam qui lui servent de tuteur ou de béquille. Seulement voilà, son père a atteint l'âge canonique où tout bon musulman

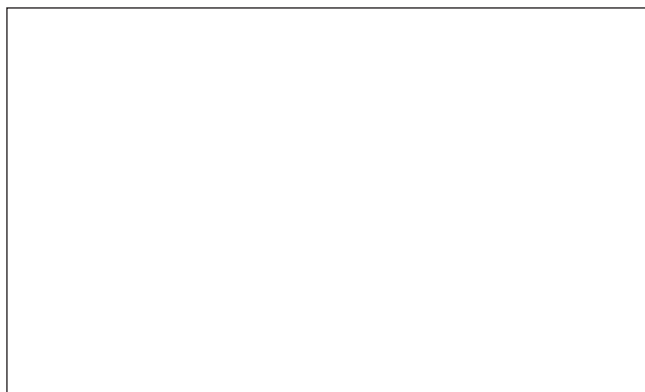
doit accomplir l'ultime phase de ses dévotions. Ça ne se discute pas. Et quand il décrète, à l'instar d'un sage soufi, qu'il choisira le moyen de locomotion le plus méritoire, pas l'avion ni le bateau, mais à défaut de la caravane, l'automobile – en l'occurrence une Peugeot d'occasion peu adaptée à une randonnée de 5 000 kilomètres entre Aix-Marseille et l'Arabie – il n'y a qu'à s'incliner.

Le pèlerin ne sachant ni lire, ni écrire, ni conduire, il lui faut un chauffeur. Le fils aîné étant sous le coup d'une suspension de permis, c'est Réda, le cadet, qui est désigné. Tout cela coule de source. Ainsi débute, à contrecœur, ce *road-movie* d'un genre particulier qui tourne le dos au pittoresque. On ne va pas perdre son temps chez les infidèles de Venise ! On sera à peine plus réceptif sur les terres de l'ancien Empire otto-

man, mais Istanbul réserve bien des déconvenues. Il n'y a qu'à l'approche du désert arabe et de ses Saintes cités que les gorges se dénouent et qu'on peut relâcher l'accélérateur.

L'essentiel ne sera pas dans les aléas du voyage, ni dans les quelques rencontres qui le ponctuent : une vieille auto-stoppeuse en noir qui dans la complexité de pays baltes pourrait engendrer les maléfices ou les protections et que dans le doute on largue ; un Turc transculturel dont la volubilité paraît suspecte et que l'on abandonne.

Restent les deux protagonistes dans le huis-clos de l'habitacle qui, interdisant le face-à-face, ne favorise pas l'échange. Mais la durée du parcours et la dureté des conditions matérielles vont peu à peu modifier les pensées intimes, puis les comportements. Aux stratégies d'évitement pratiquées avant le départ ont succédé les coercitions de présences obligées et importunes, deux solitudes dans le silence. Et puis l'animosité va révéler les premiers signes de vie commune : un portable jeté à la poubelle, une photo subtilisée, une cuite à la bière comme un outrage à l'ascétisme paternel qui se contente de galettes et d'œufs durs, avant de passer à la revendication des différences (*"J'ai besoin de viande, moi !"*). La reconnaissance n'est pas loin (*"Papa, qu'est-ce*



qu'on fait ?"). L'enfant des cités occidentales appelle au secours l'homme des sables et des déserts. Son géniteur. Une partie de lui-même qu'il avait enfouie.

Pour accorder ce duo admirable, le réalisateur, dont c'est le premier long-métrage de cinéma⁽¹⁾, a beaucoup donné de sa personne, mais il fallait en outre deux acteurs exceptionnels et sans doute complices. On n'est pas prêt d'oublier Mohammed Majd, père buté pour

contenir le feu intérieur, et Nicolas Cazalé, incandescent jeune comédien beur de la troisième génération. Ces deux-là s'étaient déjà rencontrés avec bonheur sur *Les chemins de l'oued* de Gaël Morel (voir *H&M* n° 1244).

1)- Scénariste habituel de Cédric Kahn, il a réalisé des téléfilms (*Un été aux hirondelles* ou *Petit Ben*). Il est surtout l'auteur d'un court-métrage, concentré d'émotion, *L'exposé* (1993).

res comme dans les bons moments, le film jubilatoire virevolte entre tendresse et récrimination.

C'est que dans ce troisième long-métrage⁽¹⁾, Pablo Trapero s'est autorisé à mettre beaucoup de lui-même. Il avoue, à titre de boutade, que le camping-car et la grand-mère sont authentiques. Le premier sauvé de la déglingue après des années de randonnées familiales, la deuxième, bon pied bon œil et répartie intrépide, en stupéfiante comédienne amateur. Il y a sans doute beaucoup plus. Puisée aux sources autobiographiques et avec le renfort d'une équipe considérable (entre soixante-dix et quatre cents personnes sur le tournage), on trouve exposée une philosophie de la vie où l'émotion et le rire sont conviés presque de concert.

Que l'on pense aux émois prime-sautiers et sensuels du couple d'adolescents comme aux retrouvailles d'Émilía avec son préten-

Voyage en famille

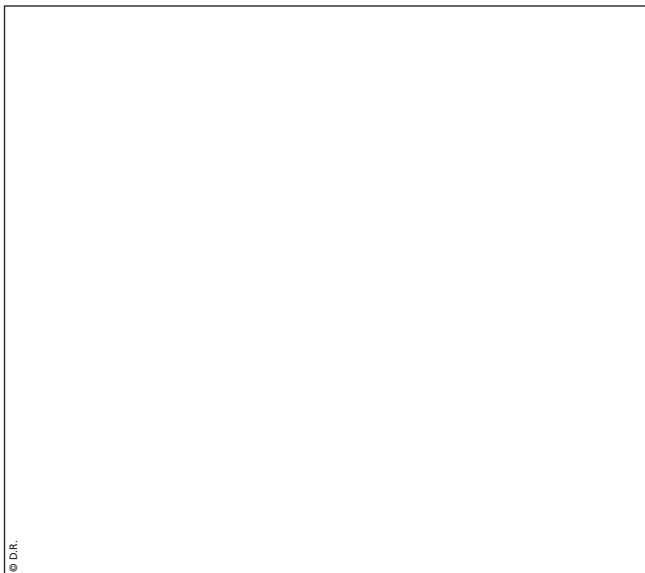
Film argentin de Pablo Trapero

► La vie de famille n'est pas une longue route tranquille. La smala d'Émilía, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, va l'apprendre à ses dépens. Toutes générations confondues, ils sont presque une quinzaine à s'entasser dans un camping-car vétuste (modèle Viking des années soixante-dix) pour répondre à l'invitation faite à leur doyenne de rejoindre Misiones, leur terre d'origine à 1 400 kilomètres de Buenos Aires. Au soir de son anniversaire, une lointaine cousine a convié l'aïeule à être le témoin de son mariage. Quand on a l'esprit de famille (élargi) et la nostalgie du passé, ça ne se refuse pas.

En voiture donc pour un long itinéraire approximatif, parfois aux limites du carrossable ! Sous les tôles surchauffées par l'été torride et selon les caprices de la mécanique surmenée, les comportements vont s'exacerber. Dans la promiscuité et les incidents de

parcours, la famille, par-delà l'objectif unanime et les discours lénifiants qui l'accompagnent, va se révéler comme un concentré d'humanité agité de toutes les passions et sujet à toutes les crises.

Mélange de *road-movie* tribal et de huis clos générationnel avec portrait de groupe dans les déboi-



© D.R.